

Gilbert Bourson

LA PLUIE

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com

info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-160-5

EAN: 9782355541605

ISSN collection Djinn: 1957-9772

Dépôt Légal: novembre 2013

Copyrights:

© 2013 Le chasseur abstrait éditeur

Gilbert BOURSON

LA PLUIE

PREMIÈRE PARTIE

LA MAISON DE PLUIE

*S'il pleuvait, je dirais qu'il pleut.
Mais pleut-il ?
Elle,
Cependant, ranima sa douceur parallèle...*

*Vais-je demeurer seul sur ce trottoir diffus
Qui lentement succombe au rivage où je fus
Quand à la terre autan manque une renommée ?*

Audiberti

La femme était devant la porte, semblant l'attendre, être là pour lui, depuis toujours, depuis qu'il pleut. Car il pleut. Il pleut depuis toujours et cette femme devant la porte s'abrite sous l'auvent depuis toujours. Car il la reconnaît. C'est elle qui est là à l'attendre, il ne peut en être autrement, à cause de la pluie.

Il bénit la pluie, cette femme, la jupe mouillée, le sourire de l'eau, l'étirement des lèvres, le bruit des rigoles. Je dois l'aborder, il faut faire ce geste. Il aborde la femme et s'abrite à côté de la femme mouillée, à côté du sourire, à côté des genoux de l'eau. Il lui parle dans l'eau. Sa voix devient leurs voix se mêlant à l'ondée lui et elles se parlent, s'écoutent à peine, c'est dans la nuit du vent, de l'eau, du courant d'air.

La porte est entr'ouverte et l'air vient du couloir. Il invite la femme qui n'écoute pas autre chose qu'un bruit. Un pas. Elle guette un pas dans la rue presque vide. Il l'entraîne avec lui dans le froid du couloir pour congédier la pluie. Congédiée. Pour le froid. Et la nuit.

Elle s'est retournée franchement vers ses lèvres, vers la nuit des mots qu'il prononce un instant, disant c'est mieux ici au moins nous sommes au sec. Car ils peuvent sentir que leurs

vêtements ont séché instantanément. Il pense instantanément, il s'en étonne mais la femme n'a pas l'air de s'en être aperçue. La nuit les recouvre à peine, un léger petit jour s'infiltré, dehors c'est le soir presque nuit, mais le jour semble un peu s'être aussi réfugié dans un coin du couloir. Il y a un miroir. On entend comme un bruit de clefs du côté des boîtes à lettres. Elle dit écoutez c'est cette boîte aux lettres. Elle dit boîte aux lettres. Il demande à la femme si elle habite ici, si c'est là son immeuble. Elle répond oh non, mais cette boîte aux lettres... Il ne sait que penser. La femme lui demande l'heure et soudain elle éclate de rire et parle dans le froid, elle parle du froid, il ne voit pas ses yeux, mais ils sont froids sans doute, aussi froids que le miroir qui renvoie semble-t-il un courant d'air glacé. Elle répond du froid, l'agrippe par le bras. Non, ne me laissez pas, il dit je dois partir, voulez-vous vous aussi ? Non ne me laissez pas. Vous monterez aussi. Monter où ? Il ne comprend pas bien. Si elle n'habite pas cet immeuble il ne peut s'agir de monter l'escalier. Et puis monter à deux l'escalier, dans ce froid. Il ne sent pas chez elle de ruse, encore moins de sensualité. Il ne peut s'agir d'une invitation galante, il le sait, et cela lui fait peur. Autre chose. Il serait plus normal...

Le miroir lui renvoie leur reflet, c'est la première fois qu'il peut voir cette femme. Elle est rousse. Et quelconque. Elle n'a pas cessé de parler mais il ne comprend rien si ce n'est son insistance à monter avec lui. Cela s'entend, un léger mouvement dans le courant d'air froid. Comme une main défaite par la mort. Il acquiesce et elle se cramponne à lui. Écoutez cette pluie. Lui n'entend que ce bruit confus du corridor. Alors elle tiraille sa manche et murmure, venez. Ils tâtonnent ensemble pour franchir l'entrée. Celle de l'escalier. Une odeur de cave lui prend la mémoire. Et je devrais rentrer. Sa femme, ses gosses, l'ami invité vont l'attendre, non je vous laisse ici, je ne sais. Je vous prie, elle s'agrippe à lui comme une qui se noie. Ils sentent cette marche, l'autre enfin, ils montent, il ne sait plus que faire. Tout s'embrouille. À quoi rime cette ascension ? Il fait nu. Il pense au mot mica, quelque-chose se casse au loin dans la nuit. Quelque-chose se brise en lui, comme s'il eût perdu à l'instant du gravir,

sa propre identité. Vous êtes un bon compagnon souffle-t-elle et il sent l'ironie dans sa voix. Il devine l'ironie dans sa voix, son haleine. Et c'est derrière ses cuisses un grand coup de burin. Ils atteignent l'étage. Il atteint cette peur qui sent le chien mouillé, cette peur cuivrée qui pue la marche usée, le vieux paillasson limé. La femme essaie de trouver l'interrupteur et lui dit, aidez-moi. Ils tâtent les murs froids comme des murs de pluie. Ils touchent leurs mains qui tâtonnent, qui touchent le tâtonnement de pluie sur le mur de pluie. Le mur froid, puis soudain, lumière.

Ils voient main sur main, se regardent, puis, les retirent brutalement comme si la minuterie avait fait disjoncter leur âme. Elle dit et voilà, ils se voient et ils rient. Les deux visages se dévisagent comme pour excuser les mains qui se tiennent aux revers. D'ailleurs les mains font partie du visage de chacun des deux. L'escalier est crasseux, le mur s'écaillant par plaques est hideux. Tout se voit d'un seul coup et cela les rapproche, on entend du bruit, et cela les éloigne, ils vont continuer l'ascension des étages mais clac. À nouveau les mains, chaque fois qu'il fait nuit, se touchent, les mains. Où veut-elle me conduire pense-t-il, ayant trébuché. Venez, souffle-t-elle ayant deviné peut-être sa question et la bastionnant d'un murmure. Les mains se prennent alors et ce n'est qu'une main toute gantée de peur. Celle du destin pensai-je alors en montant avec elle, mais sans l'impression d'escalader, plutôt de suivre un couloir où les degrés sont peints. Plutôt, dessinés. Des portes. Un trompe l'œil, s'entend. Elle dit que c'est là. Une porte. Et elle pousse la porte qui n'était pas close, elle, sa main fait poigne, un éclair dans sa main. C'est pour me rassurer. Et cela le rassure. On n'est pas rassuré même main dans la main. Ils sont entrés.

La pièce est vide. Les fenêtres ruissellent sur le clair de lune.

Pourquoi souffle-t-il avoir voulu entrer ? Pour vous répond-t-elle, il nous fallait entrer, c'est pour votre salut. Quel salut ? Il lui lâche la main. Plutôt, la détache. Il lance sa main vers le mur où s'ouvre une brèche. Cette pièce vide loge une brèche. Il crut un

instant voir comme un portrait, d'ancêtre ou sait-on, mais c'est une brèche. Cette pièce est un vide autour d'une brèche, ils la passent. Et c'est la présence.

Ils distinguent un vieillard tout maigre avec un sourire, autour d'un sourire. Ils avancent vers lui, c'est un gosse. Une voix s'éraille jusqu'au bout des ongles. Un enfant. Je vous en conjure grince l'enfant, ne me chassez pas, dehors il fait froid, gardez moi chez vous. Mais ils sont chez lui, nous sommes chez vous pense l'homme qui pense chez moi l'on m'attend. La femme entend et répond. Elle répond sans voix. Le vieillard comprend que c'est un refus. Je comprends cela. Et il tourne vers elle un regard furieux. L'homme tourne vers elle un regard furieux. De quel droit le nier. Nous ne sommes ici que depuis... Et puis êtes-vous chez vous ? C'est inadmissible. Pourquoi chasser cet être sans force ? Elle répond furieuse oh vous, c'est pour vous, ne vous mêlez pas. L'enfant tout à coup s'envole, plutôt, s'éparpille dans l'air comme un tas de poussière. Et les bords de la brèche scintillent. Elle entraîne cet homme, lui cette femme. Ils passent la brèche. Il y a du vent, plutôt pestilence d'air. Leur imperméable se gonfle autour de leur corps et ses cheveux roux brunissent, se laquent, se tordent. Ils sont dans une autre pièce, il cligne des yeux s'alignant ainsi au clignement d'yeux de la femme, formant cette frange d'attention précise d'un ourlet mortel. Un palier. C'est un autre palier. Qu'est-ce donc qui manque ? Un autre palier. Non dit la femme, nous sommes sur le palier. Revenus sur le palier, étant sortis de la pièce. Il ne comprend pas. Pas de brèche. Qu'est-ce donc qui nous porte vers une autre porte ?

Sur la brèche du matin au soir. C'est une voix derrière une porte qui dit.

La femme entraîne l'homme à l'étage supérieur. Et ils montent. À nouveau, les graffiti des voix. La pluie. L'escalier craque. La femme maintenant sourit. Toujours sur la brèche avez-vous entendu ? C'était une voix d'homme. Une porte encore, et cette fois elle frappe. Il ne comprend pas mais se prend au jeu. Elle

est folle et moi je suis fou de suivre une folle, une inconnue. La pluie est une inconnue. Belle équipée ma foi, sous la pluie. Elle marche à travers la pluie, épaules mouillées, ruisselantes. Vernies on dirait sous un ciel sans épaules. Étagères d'où tombent ces longues foulées étrangères, ces pluies. Élançées vers ses paumes, ses lèvres tendues, ces soifs qu'il sentait, ces lances, ces langues, lui dans ses lagunes pense je suis fou. Les rues sont mouillées. Les lèvres se boivent de pluie sous la lumière crue des rues, boulevards. Les talons claquent nus, plus nus sous la pluie nue, ce talonnement tatillon du désir, dans l'éclair des néons, leur pliure de pus. Talonnement soudain et brutal du tibia de l'homme, vous rêvez dit-elle.

La porte s'entrouvre et la femme apparaît la femme pousse la porte, l'autre la tire et s'ouvre. Il dit excusez-nous.

La femme est énorme. Entrez, entrez donc dit la femme à la femme et à l'homme, mais faites silence. À nouveau la pluie lui touche la main. La grosse les fait rentrer dans la pièce et au fond, la brèche. La pièce est sordide, éprouvante. On distingue à peine. Les murs sont dans l'ombre où sont faits de l'ombre. Et au fond, la brèche.

Et se jettent vers elle, les deux mains serrées comme une, la sienne. Du matin au soir, il pense. Elle sourit, elle pense qu'il pense. Pensez dit la grosse qu'il n'a rien mangé depuis son attaque. Elle montre d'un poing énorme comme deux mains serrées, le lit. Dans le lit énorme, le gros. L'homme obèse les voit dans ses yeux de draps blancs. Il hébète sa lèvre du bas, esquissant un rebord de sourire, un pendentif de bave.

Et la grosse rugit, l'ordure ! Il ne veut avaler que du rhum, ordure ! et disant, sort un sein colossal et tremblant pour lui clouer le bec. Il tête. Avec quel délice obscène et succion musicale, abjecte ; la grosse murmure, ordure, ordure en caressant du geste, de la voix, du sein, les tempes son temple d'os.

Et le couple mouillé regarde le couple sec. Accouplés.

Elle défait un peu son imperméable, se touche le sein, machinale. Le vieux déglutit un instant et regarde le sein minuscule, rote, et miam, rengloutit.

L'énorme susurre, approchez, vous verrez mes enfants, regardez comme il jouit.

La femme caresse un sein minuscule devant le vieillard. Son visage s'éclaire, illumine. Le vieillard, ses yeux ne quittent pas la main qui lui cache le sein de la femme plus jeune... Le sein de la femme rappelle la pluie à l'homme plus jeune qui regarde aussi.

Le vieillard tête encore le sein de l'énorme voyant par ses yeux le sein minuscule venu de la pluie. Elle, sent son regard lui téter à travers sa main, son téton. L'homme dit à la femme :

— Il ne pleut plus dehors, on devrait...

Mais la femme sourit à la grosse et ne semble pas même l'entendre. L'homme dit à la femme :

— On devrait...

Le spectacle l'écoeure. Il prend le bras de la femme et lui dit qu'il ne faut pas rester, que c'est une folie, qu'il doit rentrer chez lui, qu'il veut bien la raccompagner.

Elle retire son bras violemment, lui disant, ce n'est pas possible. Il ne peut plus partir, il ferait mieux de voir, de regarder comme elle d'un regard mutuel. Mais oui il regarde, il ne fait que cela et ce pendant même qu'il prenait son bras, lui disant de partir, le spectacle s'offrait à lui et c'est ce qui le rendait furieux, l'attachait à la femme, à cette compagne de pluie comme cela chantait maintenant et ici dans cette chambre grise et à peine éclairée. Je ne vois pas d'ampoule ni de bougie, ni que le jour... d'ailleurs, il fait nuit.

C'est la nuit. L'énorme tenant la tête chenue, fait entrer le visage entier dans le sein flasque et blanc. Et cela devient pire quand il est probant qu'elle étouffe le vieux. Et cependant, il boit. On entend la succion. La femme mouillée fait un geste curieux.

Elle met son index dans la bouche de l'homme et lui dit que ce couple est celui de ses parents adoptifs.

La grosse écrase toujours la tête minuscule et dans un : ordures, ordures chuintent puis chintent jusqu'à disparition elle se relâche et la tête du vieux retombe et quand elle même évacue sa masse de chair, on voit le vieux couché sur le dos. La femme sourit, l'homme regarde le visage effacé du vieux. Un corps sans visage. Une tête avec un visage absent. Mais le sein de la grosse est encore plus gros. Ce sein ouvre une bouche énorme et rote.

La femme énorme s'écroule sur le plancher, écarte ses cuisses flasques. Son ventre grossit, grossit, jusqu'à remplir la pièce, équarrir tout l'espace, il faut vite partir.

L'homme a toujours le doigt de la femme à travers sa bouche, et quand il reprend conscience, et la femme aussi, il ne sent plus le doigt dans sa bouche, bien que la main de la femme soit toujours placée devant ses lèvres.

Ils foncent vers la béance obscure du mur. Il leur semble enjambrer quelque relief montagneux par foulées gigantesques, ils sentent bouger sous eux la maquette immonde et mouvante d'un pays lointain. Il semble à l'homme qu'entre les cuisses de l'obèse blême, un doigt titanique remue.

Les voici dans une autre pièce, entre quatre murs sans aucune ouverture. La femme regarde sa main sans index et sourit. La femme sourit, son sourire est un sexe d'ombre dans l'ombre, un doigt flottant découpé dans l'ombre.

L'homme regarde le mur en face et cherche la lézarde.

Il sourit.

La lézarde horizontalise un trait noir qui s'entrouvre, s'écarte et s'écoute, un bruit sourd, ronflant. La femme a remis sa main dans le pli du bras de l'homme qui pense un instant à retirer son bras.

L'absence du doigt répugne un instant. Cet instant répugne. L'absence du doigt lui rappelle l'instant précédent qui touche

son esprit, comme un ver qui sortait de ce ventre énorme et la chambre où ils sont à présent est vide.

— À peine un léger journal.

Il ne sait pourquoi il pense journal et non jour.

La chambre est vide lui dit la femme, en agrippant son bras comme pour cramponner sa peur, comme pour contredire l'homme prêt à contredire la femme en retirant son bras.

— Voici l'ouverture, dit l'homme en montrant du menton la lézarde.

Et la femme reprend :

— Voici l'ouverture.

Et se retourne vers lui, dessinant vers lui la tautologie d'un sourire. Il y a quelque ridicule dans son attitude se dit à lui même l'homme. La femme sourit dans le cou de l'homme et murmure,

— Entrons.

L'homme rit franchement en disant que c'était peut-être la sortie. Et se coulent ensemble, épaule à épaule dans l'étroit conduit. Ils se précipitent vers le conduit. Leurs têtes s'accouplent par l'ouïe. Oreille à oreille, joue contre joue. Puis les deux arrivés de l'autre coté, ils referment la brèche et regardent.

Ce n'est pas une chambre qu'ils voient, mais un couloir. Un petit couloir sale.

— C'est un palier, souffle la femme au cerveau de l'homme qui n'a rien dit.

— Je vous fais remarquer que je n'ai rien dit.

— Mais vous l'avez pensé, rétorque la femme.

— Qu'ai-je donc pensé ? lui répond au cou, pas loin de l'oreille, la bouche de l'homme.

— Ce n'est pas un couloir dit la femme, un palier, vous voyez.

Leurs dents luisent dans l'ombre. L'haleine de l'homme file l'haleine chaude et nue de sa compagne où fuit un lièvre roux.

—Je vois que vous discutez sur les termes, palier ou couloir...

Le lièvre bondit et la femme soudain mord l'homme au menton. Sa bave salive l'homme qui sent couler la femme au menton lui disant menteur, mais toujours mordant le menton de l'homme qui crie : d'accord, d'accord le palier, le palier. Mais elle serre encore. Je serre encore afin de vous punir elle dit, de la voix de qui abdique toutes dentales pour cause de joindre geste à la parole.

— Je serre enhore, enhore hour vous ahhendre.

L'homme a les larmes aux yeux de crier d'accord, d'accord. Le palier soudain s'illumine, la femme démord, l'homme délarme et c'est surprenant. Un pas tout à coup montant l'escalier.

C'est la main, tout d'abord, que l'homme et la femme aperçoivent. La main sur le mur, puis une tête vient, les épaules, tout le corps, puis rien.

Le personnage entier disparaît, c'est le noir. À nouveau ils respirent dans la pénombre leurs yeux ont des doigts, des ongles. Ils ne font qu'entrevoir. Un murmure. La femme, sa chaude haleine, lièvre à croupetons, se tient coite dans le clair de lune. Et l'homme pense à tous les clairs de lune. Un léger bruissement dans le noir, clac revient la lumière et le corps tout entier. Dans leur gorge c'est un lièvre blanc qui bondit.

Un homme à moustaches qui tient un couteau. L'homme à moustaches s'arrête qui voit les deux têtes qui dépassent. Le menton de la tête de l'homme qui dépasse est orné d'une série de petits points rouges en arcs de cercles humides. Passe au galop l'image d'un fer à cheval et la tête de la femme est éparpillée par la peur.

Le moustachu brandit son couteau qui s'allonge au fur et à mesure que grandit le sourire affreux sous la masse épaisse des poils. La lame épuise le couloir graisseux, lui prend sa clarté blafarde, y aiguisé la vue qui s'épelle au bord de l'angoisse en s'abolissant dans les mots.

— Pas couper le quiqui.

C'est le lièvre de l'homme étranglé par la peur. Il va nous trancher la gorge ou il va nous scalper pense l'une des têtes. L'autre tête pense, nous énucléer. De penser s'entêtent les têtes, elles ferment les yeux. L'homme à moustaches les regarde enfin à la tête et dit :

— Voyez ces lueurs sur la lame.

Sa voix coupait l'air dense du palier. Voyez ces lueurs sur la lame, elles sont mes contrées à moi, je crépité sur elles, je danse. Et les poils sous son nez bougeaient, ainsi qu'un pianola dans un regard d'ivrogne. L'homme et la femme regrettaient la pluie. Sûrement que la femme, pensait l'autre tête, est de mèche avec lui. Si j'en suis à ce point, c'est bien d'avoir suivi cette femme. Et leurs têtes à présent dépassaient du mur par cette brèche dans le mur lépreux de ce palier d'immeuble sordide, se montrait leurs têtes, à ce monstre à moustaches avec son grand couteau. Lame inoubliable au poing du moustachu. La femme répondit à la lame ou plutôt à la moustache ou disons, à cet homme, ayez la bonté d'agrandir la fente, afin que nous passions moi et mon compagnon.

Et l'homme s'approcha, ou plutôt approcha son poing. La femme baisa la lame que le moustachu lui passait sur les lèvres. On l'entendait murmurer, je vous prie, je vous prie. La lame passa sur les lèvres de l'homme avec son goût de pluie, il baisa le baiser sur la lame, la lame avec son goût de larmes, et la femme lui dit, je vous prie, je vous prie, je ne vous mordrai plus maintenant.

Le moustachu attaqua le plâtre en sifflant un vieil air de chasse et bientôt ils furent tous les trois sur le palier en pleine obscurité.

Le poing bondit, traçant la ténèbre dans un bruit de soie, et la lumière fut.

L'index de la femme avait repoussé avec la lumière. L'homme lécha sa lèvre et s'aperçut que le moustachu devenait peu à peu plus glabre et qu'en tout état de cause, sa moustache avait disparu. Le plus comique était que le couteau, semblait se couvrir de poils, cependant que la femme se pressait contre le bras de celui à qui appartenait la main qui tenait le couteau. On sentait ses aisselles dans l'ombre des marches, l'odeur du palier, dans la disparition des moustaches de l'homme au couteau. Le moustachu leur dit : Écoutez.

Ils s'assirent sur la première marche, et tous les trois en ligne, la femme, l'homme tenant le couteau dans son poing, et l'homme sans couteau, tous les trois assis. Et le moustachu sans moustache, (Est-ce elle qui flotte ainsi entre eux dans l'odeur du palier ?), leur fit ce récit d'une traite :

— Je n'ai jamais quitté cet immeuble où mes parents m'ont conçu dans le plâtre et la pluie. Nous habitions tous l'étage où nous nous trouvons, et l'endroit d'où vous venez de sortir était ma chambre. Et maintenant vous voyez, plus de porte. Cet étage est maintenant sans portes. Sauf que maintenant il y a cette brèche dans le mur derrière lequel était ma chambre. Mais il faudra la reboucher, sinon, le pire est possible.

Ma mère cousait tout le jour et toute la nuit, des vêtements de peau. Des fourrures chassées par des hommes des bois qui lui amenaient jour et nuit des ballots. Et je n'ai jamais su quelle était la nature des proies, quelles étaient les bêtes chassées par ici. On entendait courir dans la nuit, dans la pluie, et le plâtre tombait quand les griffes régnaient, que les chasseurs chassaient leurs furtives haleines. Et venaient jour et nuit des ballots. On les hissait par les fenêtres à l'aide d'un treuil. Et quand je me penchais sur la cour, je m'étonnais toujours qu'il n'y eût pas de forêt, avec de grands arbres et des buissons au creux desquels se fussent cachés ces lourds et fugitifs gibiers que ma mère piquerait.

Au lieu de cela, sempiternellement, la pluie, sur des pavés noirs que troussaient des poubelles luisantes. Et ma mère piquait, cousait, assemblait, doublait interminablement ces peaux pour les remettre ensuite à ces intermédiaires au fin sourire semblable au signet qui circule de page en page dans un roman où il est question de loups et de bergers, parmi l'interminable millier de feuillettes. Cependant, je m'imaginai que cette cour banale, entourée d'immeubles, giboyait à tire larigot bien que je n'y eusse entrevu que de maigres matous gorgés de ces souris d'orage, formant le réseau pythagoricien des œuvres de Jérôme Bosch.

Cette cour occupait mes jours et mes nuits, de sorte que je voyais ce rectangle éperdu d'échanges hâtifs, effilés de peurs, comme le pont surgi d'abîmes suiffés que l'on peut jouer aux dés sur le dos d'un lépreux. Je flattais des blaireaux blasonnés d'escarbilles. En d'autres termes, touchant la rampe gluante de pluie, je caressais l'innommable toucher. Penché sur la cour vous disais-je, je m'écarquillais sans voir distinctement. Cependant les chasseurs s'y faufilaient souvent, se postant entre les poubelles, sifflant, s'appelant d'un mi-voix qui me remplissait de terreur. On aurait dit qu'ils parlaient de ma mère, envisageant de lui écorcher un géant hyperboréen, taillé dans cette panique blanche qui clôt l'Arthur Gordon Pym, et ce, afin de la faire veiller la durée d'un manteau commandé par le mont To-Bod.

Je haïssais ces hommes devant lesquels ma mère s'humiliait. Mon père pourtant, était plein d'égards pour elle, mais il était si faible qu'un rien le mettait à bas.

Rien qu'à le regarder, il se tassait, se plissait, pour finir à peine plus gros qu'un pois chiche, une tache ou que sais-je ?

Quesaisje, était son nom, ou plutôt son surnom, car il le prononçait à propos de tout et de rien.

Ma mère lui disait quelquefois : « Vous qui ne savez rien, c'est inutile encore de vous demander ».

Mon père alors faisait une grimace. Il se plissait, semblait sourire et c'était un sourire, enfin, je crois.

Ma mère un jour fut souffrante et mon père entassait ballot sur ballot. On livrait des ballots. Des fourrures. Et même les chasseurs venaient pour protester. Quand sera-t-elle enfin rétablie ?

Que sais-je moi messieurs quesaisgeait mon père. Et moi je regardais cet homme, mon père quesaisgeant ces hommes, je pensais ce rien est mon père et j'aimais ce rien plus que tout au monde et même je dois le dire bien plus que ma mère.

Et moi je regardais dans la cour ces complots, messes basses, regards des chasseurs furtifs vers notre étage.

Ma mère se mourait. Mon père avait atteint la taille d'une blatte. Le regard des chasseurs l'avait traumatisé. Il était regardé, donc, écrasé, talonné, Et son dos mordoré qui brillait dans la nuit lui donnait cet aspect de bousier quand il poussait ballots sur ballots dans la nuit.

Il était de plus en plus confondu devant eux, leurs yeux, il se confondait. Il confondait les mots. Chasseurs, gibiers, il confondait.

Ma mère le gardait sur son sein les jours de répit. Son sein se couvrait d'un fin duvet de civette. Et moi je vivais entre les ballots. Éternuant entre les ballots de fourrures.

Bientôt je dus quitter l'appartement, ma chambre étant envahie par les balles qui depuis des années s'entassaient.

Je vécus des années en mangeant la vermine qui sortait des balles. Mes parents n'étaient plus visibles depuis longtemps. Le lit de souffrance de ma génitrice avec mon géniteur sur son sein, croulait sous les peaux de bêtes.

Je pris la résolution de partir de ce lieu, de sortir à jamais de ce lieu, de quitter ce lieu, d'avoir lieu ailleurs.

Je sortis donc et rebouchai l'entrée. La puanteur devenait mortelle. Odeur de nature la perfide odeur, la fétide mère, enfin, Natura fétida.

Maintenant, je vais de palier en palier, de chambre en chambre et j'ai pu constater, qu'aucune des portes ne s'ouvre. Elles n'ont aucune serrure, cependant certaines semblent habitées.

Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez débouché sur ce palier. Vous eussiez dû déboucher sur une chambre. Voilà un dilemme que je dois résoudre, et je crois savoir que je le résoudrai, saurai le résoudre. Avec mon couteau je le résoudrai, car c'est avec lui que je résous la vie. Je parle avec lui, il entre partout, dans les

arguments, les moindres indices, il scrute, il retranche et pousse sa pointe. Il brille en éclats, coupe la lumière, effraie les chasseurs. Un bâillon de mots comme un flot de sang quand il coupe. Et il coupe tout, même la parole, quand j'entends gratter les mots derrière les portes. Alors il gratte lui aussi, écorche les portes et derrière, motus. Un *modus vivendi*.

La plus belle entaille est celle qui fait jaillir la lumière. À travers le plâtre il passe bien droit, et chloc, une fente. Il fait noir. Mais moi, je sais, j'ai tout vu, comme un Michel Strogoff j'ai tout vu. Alors venez, venez. Ici prend fin, dit-il, mon récit.

Prend fin, se redit le conteur comme pour soi. Un gros rire reprend sa moustache.

Il entraîne après lui le couple apeuré, car le couteau coutèle l'air froid du couloir. Alors le moustachu part d'un rire de grotte, s'aplatit soudain contre le mur de plâtre, s'est muré d'un coup, Polyphème à l'envers, fissure.

Et derrière, légère musique.

L'homme et la femme se tournent l'une vers l'autre, l'autre vers l'un. Se jettent le gant d'un sourire, que l'autre, que l'une, ramasse avec les genoux. Ce coup que l'on sent dans le genou, d'un clair tintement soudain, le flash d'un coin de pagode ou la ziggourat d'un éclair.

Le moustachu n'est plus que cette brèche au mur. Sa lumière au fond. Cette lame de fond et musique.

L'homme prend à l'épaule pluvieuse la femme, pleut d'un tremblement, rit aussi. Doucement cette épaule. La femme réplique. Deux sont le même écoutant la musique. À travers la lumière de l'autre côté, la musique est noire. Le couple est debout, glousse un peu. C'est un rire en décharges, un rire bon et doux. Colombe à genoux, rire doux. La femme un peu calmée joue l'épaule de l'homme qui joue les cheveux mouillés de la femme. L'homme qui joue la pluie, s'essuie. Il s'essuie la joue. La femme alors se déjoue et piquée dit pardon. En être déjà au pardon, ironise l'homme vexé !

Nous n'allons pas rester sur ce palier j'espère, on attrape la mort. La femme se crispe un peu, voit dans la lumière, une irisation. Il nous faut entrer, chercher la musique, chante un peu la femme à l'homme alarmé un peu par ce chant, par cette clarté. De l'autre côté. Ils s'insinuent dedans, passent cette frontière. L'homme passe la femme, et la femme, l'homme, ils passent ensemble la brèche en suivant le passeur, car il y a un passeur quelque part de ce côté du mur ou de l'autre, referme la brèche ou sur lui se referme. Eux, passent on dirait tête bêche. Le passeur a parlé à même la parole de l'homme à la femme, de la femme à l'homme et frémit de passion. Le passage se fait lentement. Ils arrivent enfin.

Les voici dans la chambre toute illuminée. Derrière eux s'est refermée la brèche, il y a un miroir en face. Ils voient dans le miroir se refermer la brèche. L'homme dit à la femme ce que pense aussi la femme. Mais elle sourit. Elle est folle. Elle sait, la chambre n'est pas vide. Une table occupe le centre. On entend un bourdon dans l'air. Un bourdonnement ou sombre ou clair, et cela dépend. Un être est assis là, à la table, immobile. La femme l'attire, c'est l'homme vers lui, vers la table. Elle attire l'homme vers l'être. L'être attablé ne semble les voir que pour signifier qu'il ne faut pas parler, que l'on peut regarder. Le contempler suffit, c'est cela que veut dire cette pantomime, que signifie ce silence de marbre.

Il nous voit souffle-t-elle, la femme, à celui, l'homme ici qui approuve : oui oui, j'ai bien vu. L'homme ne sait que dire à cette compagne qui vient de la pluie et qui semble un moment se raidir. Lui, pivote sur elle, il la contourne ainsi qu'on contourne un pilier. L'être n'a pas bougé, ses coudes sur la table, il regarde une carte, une sorte de plan. Ses lèvres sont de marbre.

Et la lumière un peu se disloque. Un bourdon. La lumière tremblote.

Avez-vous remarqué ? Oui j'ai vu. La lumière voyage on dirait. C'est un bourdonnement noir et jaune. On dirait la lumière au corselet velu de vos yeux. La femme serre un peu son regard,

l'amincit, serre la métaphore. Illumine soudain; son front s'illumine. Sur le front de l'être c'est un miel soudain comme si une flamme prenait en otage toute l'étendue du front, ce, d'une tempe à l'autre.

Le plan. Il regarde le plan ou la carte. Un réseau lumineux. Une trace dans l'air bourdonnant, puis sur le front soudain qui fait mouche. Ils regardent. Une mouche dorée sur le front qui descend, puis sur l'aile du nez, puis soudain sur les lèvres. Une ombre se dessine au-dessus de la lèvre, celle supérieure. Les lèvres sont dures dans cette lumière. Une affreuse lumière sur la fermeture par trop provisoire des lèvres. On dirait cependant que c'est une parole qui est prononcée. La parole effrayante et la mouche dessus. Cette mouche dorée sarcophte logo phage. Posée sur la moleskine du silence molesté d'attente ou plutôt d'impatience par le couple en vue qui regarde et c'est un sentiment mélangé d'amour et de haine canaille.

Et la mouche est là qui fait mouche. Une mouche dorée. Ce n'était pas la lampe, c'était cette mouche, son corps de lumière. L'être ne bouge pas, ne chasse pas l'insecte. Il regarde le plan. La femme attire l'homme vers l'être immobile. L'homme est un peu surpris, dégoûté plutôt mais n'ose la nausée, il faut prendre sur soi. Allons, n'ayez pas peur. L'ange n'est pas vivant. L'ange ? interroge-t-il. Et la femme lui dit, c'est le plan qu'il regarde l'ange. Et elle chasse aussi la mouche, mais avec la main. L'homme, lui, la chassait aussi, mais avec son esprit. Chassait de son esprit la mouche avec l'esprit. La carte de son esprit désorientait la mouche. Et plus il y pensait, plus la mouche semblait s'affoler, s'empêtrer, sur tous les fronts de la tempe à la tempe et sur le crâne entier.

La femme faisait bouger les ombres, la lumière, en cherchant à chasser la mouche lumineuse. Et l'être se fondait un peu dans la pénombre et la musique aussi se creusait. La femme prit le plan. La mouche prit la main de la femme. La main de l'homme prit la main de la femme emprisonnant la mouche. Et la mouche qui s'éteignit dans l'étreinte, éteignit la lumière et la chambre fut sombre.

Aïe ! fit l'homme qui sentit dans sa main une affreuse brûlure. Elle vient à ses lèvres, sa langue y pénètre. Un trou dans sa paume fut dit. La femme se serra tout contre, il la sent se serrer tout contre, dans l'axe de ce silence qui se raidit. Et c'est toujours la nuit. Celle qui est la chambre. Alors il touche, l'homme avec sa paume, l'homme son propre reflet dans le miroir. Il voit dans la pénombre car sa paume éclaire un peu. On aperçoit encore l'être assis devant la table, ses longs cheveux d'or pendent jusqu'aux poignets. Le plus poignant, le droit, suggère la tour, peignant Mélisande aux yeux de Péléas. La femme tient le plan sur son cœur. L'homme touche au miroir. Le trou de sa paume illumine. La mouche quelque part voyage dans son coude, juste à la pliure où il prend la femme. Il lui souffle, passons par ce trou. Sa paume, à quelque distance, un adverbe, du miroir, le trou s'y reflète, y fait mouche. Le trou, son reflet envoie son fleuret qui fait tour où peut s'enrouler la lumière. La femme renifle un peu, dégoûtée.

[...]

Table des matières

<u>Première partie</u>	
La maison de pluie	9
<u>Deuxième partie</u>	
La pluie	77
<u>Troisième partie</u>	
Le miroir de Venise	97
<u>Quatrième partie</u>	
La pluie (suite)	117
<u>Cinquième partie</u>	
Le congrès	139

du même auteur :

- *(Ici) (poésie)*
Éditions de la Grisière - 1970
- Incipit
Ed. Cheval d'attaque - 1976
- Thyeste de Sénèque - (*traduction*)
Cahiers du double - 1979
- 49 poètes, un collectif (*poésie*)
Flammarion - 2004
- La réinvention du corps chez Rimbaud
in *Suspendu au récit la question du nihilisme*
Editions Comp'act - 2006
- Voieries et autres ciels (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Sonates (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Joie rouge - *illustré par Valérie Constantin (poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Ada*- 2009
- Congrès (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- La tournée du barman - *illustré par Francine Sidou (poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Ada*- 2010
- Les noces d'Hérodiade de Stéphane Mallarmé - *Mystère*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *NOIR*- 2010
- Poésies
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Œuvres complètes*- 2013

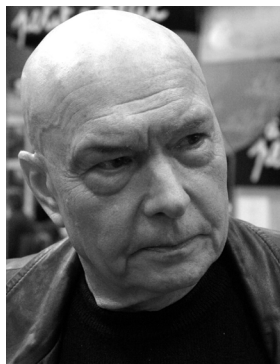
Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-160-5
EAN: 9782355541605
ISSN *Collection Djinns*: 1957-9772

Dépôt Légal: novembre 2013



La pluie m'a toujours évoqué l'écriture. Peut-être faut-il y ajouter le É majuscule à cause du déluge qui est la matrice de mon livre. Le premier chapitre est l'embarquement dans l'arche, c'est-à-dire le couloir de l'immeuble qui s'appellera plus tard « la maison de pluie ». Les deux sexes de l'espèce humaine y sont embarqués. La pluie au dehors redouble comme la fiction qui oblige ce couple tout à fait occasionnel à passer d'une rencontre à l'autre, d'une brèche à l'autre, d'un palier à l'autre, construisant eux-mêmes l'Arche de leur rencontre.

Suivent quatre chapitres. La mise en cause de la rencontre, un monologue "vous ne m'écoutez pas", des allégories et une fête où la langue s'en donne à cœur joie.

Prix: 18€



9 782355 541605 www.lechasseurabstrait.com